



HAL
open science

Une “ dinosaure chercheuse ” dans le milieu libertaire allemand : Effets d’une double casquette de chercheuse et de militante

Emeline Fourment

► To cite this version:

Emeline Fourment. Une “ dinosaure chercheuse ” dans le milieu libertaire allemand : Effets d’une double casquette de chercheuse et de militante. *Bulletin de Méthodologie Sociologique / Bulletin of Sociological Methodology*, 2019, 144 (1), pp.55-75. 10.1177/0759106319854190 . halshs-02372871

HAL Id: halshs-02372871

<https://shs.hal.science/halshs-02372871>

Submitted on 20 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Publié en juillet 2019 dans les **Bulletins de méthodologie sociologique**
Section *Sciences Sociales en Question*

Une « dinosaure chercheuse » dans le milieu libertaire allemand. Effets d'une double casquette de chercheuse et de militante.

Emeline Fourment

Centre d'Etudes Européennes (Sciences Po Paris), Centre Marc Bloch (Berlin)
emeline.fourment@sciencespo.fr

Résumé

Cet article s'appuie sur une intervention faite le 20 mai 2015 dans le cadre du séminaire « Les sciences sociales en question : grandes controverses épistémologiques et méthodologique ». Il revient sur une enquête ethnographique effectuée entre 2013 et 2014 dans la gauche libertaire de Göttingen (Allemagne). A la fois militante et chercheuse sur son terrain, l'auteure s'intéresse aux apports, implications et problèmes de cette double casquette. Dans un contexte hostile aux chercheurs, souvent assimilés aux services secret, la casquette de militante s'est avérée être une condition même de l'accès aux enquêtés et a permis d'adopter une perspective singulière sur le militantisme libertaire. Elle a nécessité cependant la mise en place d'un certain nombre de procédés d'objectivation, permettant une distanciation vis-à-vis du terrain. Enfin, elle a posé un certain nombre de questions éthiques sur le rapport enquêtrice/enquêtés.

Mots-clés

Enquête ethnographique, réflexivité, éthique de recherche, engagement du chercheur, études des mouvements sociaux, gauche libertaire, féminisme, Allemagne.

Abstract

Keywords

Depuis le tournant réflexif des sciences sociales des années 1970, de nombreux travaux se sont intéressés au rapport que les chercheurs et les chercheuses entretiennent avec leur terrain. Contre des approches jugées positivistes, la subjectivité de l'enquêteur a été replacée au centre du processus de recherche. Moins que le résultat d'observations neutres et extérieures au terrain, ses écrits ont été réinterprétés comme un produit de sa position sociale, de son histoire, de sa culture et de ses outils scientifiques. Aux côtés d'autres champs de recherche, les études féministes ont joué là un grand rôle en interrogeant l'androcentrisme de la production scientifique (Harding, 1991, 2004 ; Haraway, 1988 ; Longino, 1987). L'idée même d'objectivité a été ainsi fondamentalement remise en cause, provoquant tout d'abord une véritable « crise de confiance » (Ellis *et al.*, 2011) dans les sciences sociales. À terme, ce tournant réflexif a cependant surtout amené à redéfinir l'idée d'objectivité scientifique, ou plus exactement, à centrer l'attention sur les processus d'objectivation permettant d'assurer la validité scientifique d'une recherche.

Cette question de l'objectivité paraît se poser de manière particulièrement aiguë lorsque le chercheur choisit la méthode de l'observation participante, car celle-ci exige, de fait, une implication personnelle sur le terrain (Bensa, Fassin, 2008 ; Bourgeois, 2001 ; Sorignet, 2011 ;

Wacquant, 2002). Cette implication pose d'autant plus question quand l'étude porte sur un terrain militant qui exige un engagement politique du chercheur, sans quoi sa présence sur le terrain n'est pas acceptée (Broqua, 2009 ; Havard-Duclos, 2007). La recherche ethnographique qui fait l'objet de cet article s'inscrit dans cette catégorie de terrains. Après avoir vécu et milité un an dans un groupe féministe de la gauche libertaire de Göttingen - ville universitaire allemande de 130.000 habitants - j'ai décidé d'écrire mon travail de mémoire sur ce militantisme (Fourment, 2014). Ma double formation en sociologie politique et études de genre m'a encouragée à m'intéresser tant à la reproduction des rapports de genre au sein de la gauche libertaire qu'à la façon dont les militantes femmes, qui par ailleurs se disaient toutes féministes, y résistaient. J'ai ainsi effectué six mois d'enquête ethnographique, étalés sur deux ans (2013-2014), complétés par 24 entretiens non-directifs avec des militantes féministes¹. J'ai par ailleurs consulté des archives conservées par les militants eux-mêmes dans un centre culturel libertaire. Mon engagement militant a été une condition *sine qua non* du déroulement de mon enquête. Il m'a garanti un accès au terrain là où d'autres chercheurs avaient échoué (Nieradzick, 2008 ; Schwarzmeier, 2000)². La gauche libertaire de Göttingen est un groupe social fermé, et ceci d'autant plus qu'il est structuré par des relations informelles. Il faut être connue et avoir été validée par plusieurs militantes pour y trouver sa place. Je disposais donc au départ de bonnes conditions pour faire ce terrain. Mais le déroulement de l'enquête s'est révélé plus complexe que prévu. Loin d'être définitivement acquise, mon acceptation était sans cesse sujette à négociation. Par ailleurs, mon implication militante posait problème d'un point de vue scientifique. Il n'était certes pas impossible de produire un travail sociologique sérieux depuis ma position, mais il était nécessaire de mettre en place des procédés d'objectivation rigoureux, de façon à garantir la possibilité d'une distance avec un terrain qui me voulait d'abord militante. Cet article se penche sur ces tensions provoquées par cette double casquette chercheuse/militante. J'y expose les différentes difficultés que j'ai pu rencontrer, tant d'un point de vue de chercheuse que d'un point de vue plus personnel. Il s'agit pour moi de montrer comment, au fur et à mesure de l'enquête, j'ai été amenée à définir une éthique de recherche (Vassy, Keller, 2008 ; Maiter *et al.*, 2008) adaptée au terrain sur lequel j'évoluais.

Après avoir m'être penchée sur les raisons qui m'ont guidée vers une étude ethnographique, je présenterai les obstacles que la double casquette chercheuse/militante a constitués face aux militants d'une part, et face à l'impératif d'objectivation et d'éthique scientifique d'autre part. Je ferai ponctuellement référence à un autre terrain de 3 mois, effectué pour ma thèse dans la gauche libertaire berlinoise en 2015, et qui a soulevé des questions similaires à celles posées par le terrain de Göttingen.

Choisir l'ethnographie pour appréhender l'informel

Le choix de la méthode ethnographique s'est imposé du fait des caractéristiques du militantisme auquel je m'intéressais. La gauche libertaire de Göttingen est marquée par le rôle que le mouvement autonome y a joué dans les années 1980 et 1990. Ce dernier est né à la fin des années 1970 de la frange radicale du mouvement des squats et des mobilisations antinucléaires. Ses militants se sont alors distingués des autres par l'affirmation d'une logique politique « contre culturelle » (Péchu, 2010). Dans la lignée des milieux alternatifs ouest-allemands des années 1960-70 (Reichardt, 2014), les autonomes ont cherché à créer des espaces « libres » qui leur étaient propres. Qu'ils prennent la forme de squats, de colocations, de centres culturels ou de bars, ces espaces devaient préfigurer une société émancipée, tant dans leur mode d'organisation que dans les relations qui y étaient nouées. Les autonomes se distinguaient là

¹ J'utilise un féminin de généralité lorsque la majorité des personnes désignées sont des femmes. En l'occurrence, je n'ai pu interviewer que quatre hommes qui se disaient féministes ou pro-féministes.

² Un militant m'a par exemple fièrement affirmé, au sujet d'un chercheur : « tu n'y arriveras jamais, la dernière fois qu'un type a voulu faire ça, il a arrêté au bout de deux semaines ».

d'une conception marxiste-léniniste du changement social qui remettait la mise en pratique des idéaux égalitaires au lendemain de la révolution. Sur le mode de l'exemplarité, ils voulaient affirmer la possibilité d'une vie sans hiérarchie et sans principe d'autorité. L'espace-temps de la politique autonome ne se résumait ainsi pas à une élection, à une réunion hebdomadaire ou à une manifestation occasionnelle ; l'ensemble de la vie, publique comme privée, appartenait à la politique.

La gauche libertaire de Göttingen qui m'intéressait avait hérité des espaces et de la conception de la politique des autonomes. Cette logique contre culturelle se concrétisait dans une distinction structurante pour la vision du monde des militants entre d'un côté, la « scène de gauche radicale » [*linksradikale Szene*] et, de l'autre, la « société bourgeoise » considérée aussi comme « non politisée ». Loin de n'être que discursive, la frontière ainsi dessinée se matérialisait dans le quotidien militant. Elle se traduisait par l'adoption d'un mode de vie spécifique (habitat collectif, organisation collective du quotidien, régime végétarien, valorisation du « fait main », etc.). Celui-ci impliquait une participation régulière des militants à des réunions durant lesquelles l'organisation de la vie collective était discutée. Ces dernières pouvaient durer plusieurs heures étant donné que les décisions devaient être prises au consensus. Les militants adaptaient leurs choix professionnels et de formation en fonction des exigences horaires de cet engagement, préférant prolonger leurs études³, occuper un emploi à temps partiel ou exercer une profession permettant de rester flexible⁴. Enfin, tous les militants rencontrés ne fréquentaient quasiment que des personnes partageant leurs convictions. Ce qu'ils appelaient la « scène de gauche radicale » renvoyait donc à un milieu social endogame, structuré par des relations informelles où le politique était foncièrement mêlé à l'intimité, où les relations militantes étaient intriquées dans des relations amicales, sexuelles et/ou amoureuses. Seules les méthodes ethnographiques me permettaient de saisir l'ensemble des dimensions de ce militantisme qui me paraissait dominé par l'informalité.

Ma focalisation d'alors sur la dimension informelle de ce militantisme s'expliquait aussi par l'intérêt que je portais au militantisme féministe au sein de ce milieu. Le travail de Simon Luck sur les libertaires français montre que l'on peut tout à fait faire une recherche sur ces milieux en se concentrant sur des organisations de mouvement social (OMS), autrement dit, sur des groupes politiques précis (Luck, 2008). Une telle entrée sur le terrain n'apparaissait cependant pas pertinente dans mon cas. Seuls trois groupes se revendiquaient explicitement du féminisme à Göttingen. Les autres militantes étaient engagées sur des projets ponctuels tels qu'un festival annuel, des goûters non mixtes mensuels, des cycles de conférences ou des manifestations (essentiellement celle du 8 mars, journée de lutte des femmes). Beaucoup étaient par ailleurs impliquées dans des groupes libertaires qui ne s'affichaient pas comme spécifiquement féministes, mais au sein desquels les militantes tentaient d'imposer des pratiques féministes, notamment dans la répartition des tâches ou des prises de parole. De manière générale, l'organisation de la vie féministe était au moins tout autant décidée lors de soirées entre copines que lors de réunions. Pour pouvoir appréhender mon objet au mieux, il me fallait donc laisser de côté la compréhension du militantisme à partir des OMS pour mieux

³ Beaucoup des militants étaient étudiants, doctorants ou employés de l'université lors de mon terrain. Ceci est tout d'abord dû à la centralité de l'université pour Göttingen : au semestre d'hiver 2013/2014, les étudiants représentaient 13,9% de la population de la ville et plus du tiers des 18-30 ans étaient étudiants (Göttinger Statistik, 2014). Néanmoins, cette forte présence des étudiants parmi les militants témoigne aussi de la prédominance des hauts diplômés dans la gauche libertaire allemande.

⁴ Les militants sacrifiaient là aussi une certaine aisance matérielle, la plupart vivant avec plus ou moins 800€ par mois. Les loyers qu'ils payaient dans les squats légalisés (entre 100 et 200€), la réduction des coûts du quotidien permise par la vie collective ainsi que la récupération d'aliments jetés compensaient cependant ces faibles revenus.

me concentrer sur le réseau de relations et les espaces de sociabilité de ces militantes. En cela, je retombais sur les résultats de nombreuses recherches sur les mouvements de femmes qui ont démontré l'importance des cercles de sociabilité féminine pour les mobilisations féministes ainsi que la nécessité de prendre en compte des espaces *a priori* non politiques tels que des événements culturels pour comprendre ce militantisme (Bereni, Revillard, 2012 ; Achin, Naudier, 2009 ; Staggenborg, 1998 ; Evans, Boyte, 1986). Le féminisme est donc, de manière générale, un militantisme qui irrigue de nombreux espaces sociaux et se loge là où l'on ne l'attend pas. La méthode ethnographique apparaissait dès lors comme la seule capable de suivre ses méandres, d'autant plus que je ne pouvais comprendre le sens que les actrices donnaient à leurs actes qu'en étant au plus proche d'elles. Ce dernier point a été essentiel dans ma recherche puisque j'ai privilégié dès le départ une démarche inductive de façon à « d'abord saisir le monde depuis la perspective des acteurs, dans le quotidien, et non depuis celle des scientifiques » (Rosenthal, 2014 :15).

C'est donc parce que je m'intéressais à un militantisme marqué par une forte informalité que la méthode ethnographique s'imposait sur ce terrain. Celle-ci n'a cependant pas toujours été facile, les militants se montrant souvent méfiants vis-à-vis de mon travail.

Négocier sa position sur le terrain. Ou comment devenir une dinosaure chercheuse

En 2015, dans la salle de bain de ma colocation berlinoise féministe et libertaire, un dessin était accroché au mur. Il représentait un arbre et trois enfants, deux garçons et une fille. Le premier garçon était allongé au pied de l'arbre et affirmait : « quand je serai grand, je serai policier ou chercheur ». Le second garçon, assis sur une des branches disait lui aussi : « quand je serai grand, je serai policier ou chercheur ». La fille, assise sur une balançoire accrochée à l'arbre déclarait quant à elle : « quand je serai grande, je serai un dinosaure et je vous boufferai tous ». Outre son aspect humoristique, ce dessin donne le ton. Les chercheurs, mis sur un pied d'équivalence avec les policiers, ne sont pas les bienvenus dans la gauche libertaire, a fortiori quand elle est féministe. La recherche et la police sont toutes deux considérées comme des instruments de pouvoir masculins (ce sont des garçons qui se destinent à ces métiers), au service de la reproduction des rapports de domination. À ces professions bien ennuyeuses, la petite fille oppose la force de l'imaginaire (penser pouvoir devenir un dinosaure), source de résistance, de militance. Ce dessin ferme alors la possibilité d'être à la fois chercheuse et dinosaure. Il rend à ce titre très bien compte des difficultés que j'ai pu rencontrer sur le terrain, à Göttingen. En effet, j'ai été confrontée tout au long de l'enquête à une certaine méfiance des militants due au rapport conflictuel qu'ils entretiennent avec la police ainsi qu'à leur attitude ambivalente vis-à-vis des universitaires.

La surveillance policière comme obstacle à surmonter

Le parallèle entre ma recherche et le travail d'enquête ou de surveillance de la police a été fait constamment par les militants durant mon terrain ; à Göttingen comme à Berlin d'ailleurs. Si ceux qui ne me connaissaient pas me soupçonnaient facilement de travailler pour les services secrets, les autres identifiaient plutôt mon travail comme une source potentielle de données pour la police. Ainsi, certains de mes amis continuent, encore aujourd'hui, de douter de mon « droit » de mener des études sur le militantisme libertaire. Cette situation s'explique par une réelle présence de la surveillance policière dans le quotidien militant, surveillance qui fait par ailleurs aussi l'objet d'une mise en récit constitutive de l'identité collective de la gauche libertaire. Concrètement il me fallait donc rassurer les militants en démontrant que l'on pouvait me faire confiance. Mais là n'était pas le seul obstacle à franchir. La perception de la surveillance policière dans la gauche libertaire de Göttingen amenait les militants à entretenir une culture du secret qui rendait certains savoirs inaccessibles, même pour des militants aguerris.

Une surveillance policière réelle

Si les libertaires font l'objet d'une attention particulière de la police dans de nombreux États, la surveillance prend en Allemagne une forme particulière, due à l'histoire du pays. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, et face au constat du caractère démocratique de la prise de pouvoir d'Hitler en 1933, l'Allemagne de l'Ouest a été définie comme une « *wehrhafte Demokratie* » ou « *streitbare Demokratie* », soit une démocratie qui doit « se défendre » (Michaelis, 2000 : 45). Le système politique s'est ainsi doté d'institutions et de procédés capables de « protéger la constitution ». Les principales menaces identifiées étaient alors l'extrême droite et l'extrême gauche (il s'agissait aussi de se démarquer du bloc soviétique) et c'est ainsi qu'un parti national socialiste et le parti communiste allemand ont été respectivement interdits en 1952 et 1956. La nécessité de défendre activement la démocratie est aussi ce qui a justifié la création du *Verfassungsschutz* (Office de Protection de la Constitution) qui existe tant au niveau fédéral qu'au niveau des *Länder*. Le *Verfassungsschutz* est tout d'abord un service de renseignement qui collecte des données sur les groupes et les acteurs susceptibles de menacer l'ordre constitutionnel (l'islamisme a été entre temps ajouté à la liste des menaces existantes). Il a cependant aussi une mission de sensibilisation « contre l'extrémisme » ce qui se traduit par des publications de rapports et d'ouvrages, des interventions dans les écoles ou même, la mise en place de permanences téléphoniques pour les personnes voulant « sortir » d'un milieu extrémiste. Les publications les plus importantes sont les rapports annuels qui font un état des lieux des menaces existantes à l'échelle de chaque *Land* et à échelle fédérale. Au chapitre « extrême gauche » du *Verfassungsschutz* de Basse-Saxe, Göttingen occupe toujours une place de choix. La ville est identifiée comme l'un des foyers dangereux du *Land* et plusieurs des groupes politiques locaux y sont listés. Chaque nouvelle publication fait l'objet de commentaires et de discussions informelles entre militants. Quant aux ouvrages du *Verfassungsschutz*, ils sont aussi disponibles en ligne et parfois coordonnés par des chercheurs. Pour beaucoup de militants, ils représentent la production scientifique sur le militantisme.

Le volet transparent de l'activité du *Verfassungsschutz* crée une situation d'observateur-observé. Non seulement les militants savent qu'ils sont surveillés, mais ils cherchent aussi à savoir ce que l'on sait d'eux, ceci alors que le *Verfassungsschutz* ne publie pas l'ensemble de ses données, mais un résumé et une analyse de celles-ci. Il en résulte une forme de spéculation paranoïaque, d'autant plus justifiée qu'il arrive que cette surveillance se transforme en une menace concrète pour les militants. Un indicateur de la police a ainsi été récemment démasqué dans l'un des groupes libertaires de Göttingen (Reimar, 2018). Il existe par ailleurs dans le Code Pénal allemand un article (le 129a) qui autorise l'ouverture d'une enquête policière à titre « préventif » lorsque des personnes sont soupçonnées d'être en relation avec un groupement à caractère terroriste. Cet article a été introduit en 1976, alors que des attentats menés par divers groupes armés révolutionnaires de gauche justifiaient à la fois l'extension des pouvoirs de la police (Jobard, 2003) et la modernisation informatique du système de surveillance (Linhardt, 2005). Or c'est justement au titre de cet article 129a du Code Pénal qu'un groupe antifasciste, qui a marqué la gauche libertaire des années 1990 à Göttingen, a été soumis à une enquête préventive de deux ans (1994-1995) sans que sa participation à une entreprise terroriste ait pu être prouvée. Si cette enquête datait déjà de vingt ans au moment de mon terrain, elle était restée dans les mémoires et était racontée de temps à autre, souvent lors de discussions sur des enquêtes policières plus récentes (perquisitions, mises en garde à vue, etc.).

Témoigner de sa fiabilité en se démarquant du travail policier

La surveillance policière était donc bien réelle et la ressemblance que les militants identifiaient entre mes travaux et certaines productions du *Verfassungsschutz* expliquait une certaine méfiance. Il s'agissait pour moi de me démarquer du travail policier.

Beaucoup des soupçons me concernant se sont dissipés au fur et à mesure de ma recherche, et s'il est difficile d'en identifier les raisons exactes, plusieurs faits me semblent

pouvoir l'expliquer. Tout d'abord, j'étais vue comme la « petite Française ». Mon irréductible accent ne me permettait pas de cacher mes origines et donnait un caractère « mignon » à tous mes dires. En conséquence, on ne me prenait pas forcément toujours au sérieux et il apparaissait aussi peu vraisemblable que je sois liée à la police allemande du fait de ma nationalité étrangère. Par ailleurs, j'étais recommandée par plusieurs militantes de confiance, avec qui j'avais vécu ou milité. Ces personnes étaient au courant de mon projet de recherche avant même que je ne commence le terrain étant donné que je leur avais écrit au préalable pour leur demander ce qu'elles en pensaient. La plupart avaient été positives, d'autres n'avaient pas rejeté mon projet, mais avaient déjà attiré mon attention sur « les risques » que cette recherche pouvaient représenter pour les militants. Toutes ont été de solides soutiens durant mon terrain. Leur aval n'a cependant pas suffi pour les militantes les plus méfiantes avec qui je cherchais à faire des entretiens. En ce qui les concerne, le fait que j'ai participé avec elles à des actions réprimées par la police a sans doute modifié l'image qu'elles se faisaient de moi. C'est en particulier après une tentative échouée de blocage d'une marche néonazie à Wolfsburg en juin 2013, lors de laquelle nous avons d'abord évité une attaque de néonazis dans un train, puis subi une répression policière particulièrement violente (qui faisait intervenir des chiens), que deux militantes ont accepté un entretien. La peur pour notre intégrité physique ressentie ensemble ce jour-là nous avait liées de manière implicite. Je n'avais pas calculé cet événement, mais il est indéniable qu'il a joué un rôle pour ma position sur le terrain.

Si j'ai pu assez facilement me démarquer des policiers, la peur qu'ils puissent avoir accès contre mon gré aux données que je récoltais préoccupait beaucoup les militantes interviewées. Le souci de leurs données dont ces militantes faisaient preuve doit être mis en lien avec la politisation de la « question informationnelle » dans l'opinion publique allemande depuis la fin des années 1970 et le renforcement des pouvoirs de la police en matière de surveillance (le passé nazi et le régime de l'Allemagne de l'Est n'y sont bien sûr pas étrangers). C'est dans ce contexte de forte politisation qu'en 1980, la Cour Constitutionnelle de Karlsruhe a jugé un recensement de la population allemande contraire à la constitution (car il n'y a pas de données « anodines »), et a érigé « l'autodétermination informationnelle »⁵ en droit fondamental (Linhardt, 2005). Je retrouvais dans les craintes formulées par les militantes cette importance attribuée à tout type de donnée. Plusieurs m'ont par exemple fait part de leur malaise à l'idée que le son de leur voix puisse « se promener » sur un enregistrement, indépendamment d'elles. On comprend alors que, lors des entretiens, la question de la préservation de l'anonymat et de la conservation des données (notamment de l'enregistrement audio) ont toujours été prises très au sérieux par les enquêtées. J'ai ainsi mis en place un dispositif de confiance en offrant tout d'abord la possibilité de discuter de ces questions soit directement avant l'entretien, soit lors d'un rendez-vous préalable. J'expliquais comment j'allais anonymiser (non seulement les noms, mais aussi les noms des groupes politiques et les professions par exemple) et ouvrais la possibilité de ne pas enregistrer l'entretien (seule une militante l'a finalement exigé). Si la personne acceptait l'enregistrement, je m'engageais à le préserver sur un disque dur chiffré.

Par ailleurs je donnais aussi un questionnaire à remplir à la fin de l'entretien de façon à récolter certaines données sociologiques de façon systématique (notamment sur le parcours d'étude et professionnel de l'enquêtée et de ses parents). Celui-ci a toujours suscité de nombreuses réticences, et a parfois même brisé la relation de confiance qui s'était établie lors de l'entretien. Certaines militantes ont refusé de le renseigner, d'autres n'y ont que partiellement répondu.

⁵ Dominique Linhardt définit l'autodétermination informationnelle comme un « droit en vertu duquel toute personne doit disposer de la possibilité de décider elle-même si et à qui elle transmet des informations la concernant » (Linhardt, 2005 : 269).

Une culture du secret à contourner

Il reste que même lorsque j'étais considérée comme une personne de confiance par les militants, leur rapport avec la police est resté une source de difficulté, et ce parce qu'il justifiait le maintien d'une culture du secret.

Ce point nous ramène sur ce que j'ai appelé plus haut les « spéculations paranoïaques » des militants au sujet de la surveillance. À bien des égards, la prudence des militants apparaissait disproportionnée par rapport aux conséquences que les actions de la police avaient sur leur quotidien. Le volet transparent, « démocratique », du *Verfassungsschutz* place en effet les personnes qui se savent surveillées dans une forme de situation panoptique (Foucault, 1975). Même lorsqu'ils n'agissent pas, la police et les services de renseignements sont omniprésents dans le quotidien militant : ils créent une atmosphère du soupçon et façonnent les pratiques.

C'est dans ce contexte que la règle libertaire allemande *Keine Namen, keine Strukturen* [pas de nom, pas de structure] doit être comprise. Elle impose aux militants de ne jamais mentionner aucun nom de personne ou de groupe dans les discussions quotidiennes. Devenir libertaire implique d'apprendre à parler un langage dépersonnalisé, rendu d'autant plus possible que la forme passive est fréquemment utilisée en allemand (« il a été dit », « il a été pensé »). Beaucoup d'échanges sont par ailleurs fondés sur des sous-entendus, ou supposent des savoirs acquis au préalable. J'ai ainsi plusieurs fois, et surtout au début, assisté à des discussions auxquelles je ne comprenais rien.

Par ailleurs, les échanges de mails ou de SMS ainsi que les communications téléphoniques étaient limités. Les habitats militants étaient concentrés dans le centre-ville de Göttingen et autour de l'université, ce qui facilitait des transmissions directes d'informations politiques, soit via le bouche-à-oreille, soit via des tracts glissés dans les boîtes aux lettres des maisons libertaires. Ce procédé s'avérait efficace, puisqu'il mobilisait suffisamment pour faire des manifestations. Par ailleurs, je remarquais très vite que la police était toujours présente sur les lieux avant qu'une action commence lorsque l'appel à manifestation avait été annoncé par SMS ou sur internet, ce qui n'était pas le cas lorsque l'information circulait par d'autres voies. Les téléphones des militants étaient donc très vraisemblablement surveillés. Ce mode de diffusion d'information rendait cependant aussi les choses plus difficiles pour moi : il m'était nécessaire d'habiter la bonne maison, de connaître les bonnes personnes ou tout simplement, d'être au bon endroit au bon moment.

Cette culture du secret ne m'a pas empêchée de faire du terrain puisque j'en ai intégré les codes au fur et à mesure. Certaines choses me sont cependant restées inconnues jusqu'à la fin, et ce même après mon mémoire, alors que je vivais encore à Göttingen. Or, je ne suis pas sûre que cette barrière ait été la conséquence de ma position de chercheuse. La culture du secret développée dans la gauche libertaire de Göttingen était certes justifiée par la surveillance policière, mais permettait aussi à certains individus de faire de la rétention d'information. Ces personnes, quasiment toujours des hommes, occupaient ainsi une position de pouvoir. Ces mêmes militants aimaient tout particulièrement raconter leurs différentes expériences de répression ou de l'histoire de la surveillance à Göttingen. Ces récits permettaient tout d'abord de représenter la gauche libertaire comme animée par le courage et la résistance : si l'État surveillait les militants, c'est qu'il les prenait au sérieux dans leur projet révolutionnaire. Mais il confortait aussi la position de ces hommes puisqu'il justifiait l'exclusion de nombreux militants d'un certain nombre d'activités. Pour ne donner qu'un exemple, durant mon terrain, plusieurs hommes ont refusé de former une femme aux méthodes de recherche sur internet sur les néonazis, au motif que ce savoir ne se transmettait pas à « n'importe qui ». Cette militante était pourtant active depuis de nombreuses années dans le militantisme antifasciste. De fait, les femmes étaient les premières exclues par la culture du secret. En conséquence, un certain nombre d'entre elles la dénonçaient comme une façon de maintenir la domination masculine au

sein de la gauche libertaire. Or ceci a joué en ma faveur et m'a permis d'interviewer un certain nombre de militantes.

C'est là aussi la question de ma position de femme sur le terrain qui se pose. Il m'aurait été difficile de faire une ethnographie de l'engagement libertaire en général à Göttingen. La plupart des hommes ne me prenaient pas vraiment au sérieux (l'accent français est aussi fortement sexualisé, ce qui ajoutait un obstacle), ne faisaient pas attention à moi, voire ne savaient pas que je faisais une recherche alors même que celle-ci était loin d'être un secret. Mais pour le sujet de recherche qui était le mien, ce problème n'en était pas un. Au contraire, ma position de femme me permettait de comprendre comment les militantes étaient traitées par leurs camarades masculins, de rencontrer plus facilement les femmes que si j'étais un homme, et de fréquenter les espaces de sociabilité féminine que je mentionnais plus haut. Elle a été ainsi une ressource pour contourner certaines difficultés créées par la culture du secret.

L'ambivalence des militants face à l'université, une source de tension

Si le rapport des militants à la police a sans doute été la plus grande source de difficulté sur le terrain, l'attitude ambivalente que la plupart d'entre eux entretenaient avec l'université a aussi eu des conséquences sur mon processus de recherche.

D'un point de vue libertaire, l'université est critiquée comme une institution étatique et hiérarchique, qui permet la reproduction des inégalités sociales et formate les étudiants aux besoins du marché du travail. Les sciences sociales sont vues comme un outil de gestion du capitalisme qui transforme les êtres humains en catégories et modèles anonymes. Enfin, et surtout, la spécialisation intellectuelle d'un groupe social (les universitaires) est vue comme une confiscation par la classe dominante des outils de la pensée. À Göttingen, ce type de discours était néanmoins confiné aux marges de la gauche libertaire. Dans les faits, quasiment tous les militants faisaient partie des 29 % d'Allemands titulaires d'un *Abitur* (équivalent du baccalauréat) en 2014 (Statistisches Bundesamt, 2014). La majorité étudiait, et la norme voulait que l'on prolonge ses études jusqu'à la fin de la vingtaine, moment auquel l'on pensait éventuellement à commencer un doctorat. Ce n'était donc pas tant l'université qui était rejetée qu'une certaine manière d'étudier ou de faire de la recherche. Faire des sciences sociales critiques était un prérequis, mais surtout quand il s'agissait d'étudier d'autres groupes sociaux. Ainsi on m'a plusieurs fois demandé pourquoi j'avais choisi de travailler sur la gauche libertaire plutôt que sur ses ennemis (le *Verfassungsschutz* par exemple) ou sur ce contre quoi elle combat (le capitalisme, le racisme, le nationalisme ou le sexisme dans la société « bourgeoise »). En bref, mon travail risquait de montrer au grand jour le linge sale que l'on préférerait laver en famille. Dans ce contexte, il me fallait justifier de la pertinence de mon travail d'un point de vue politique. J'ai alors développé deux lignes d'argumentation qui me convenaient aussi personnellement. La première consistait à mettre en avant l'importance d'écrire l'histoire d'un courant peu connu. Je défendais l'idée que mon travail pouvait permettre une transmission d'expérience entre générations et entre libertaires de plusieurs pays. J'acceptais moi-même de jouer le rôle de courroie de transmission, en présentant les résultats de mes travaux aussi dans des espaces militants. La seconde position que je défendais était plus tranchée. Elle consistait à refuser toute posture qui voulait que la reproduction de rapports de domination reste cachée sous prétexte qu'elle concernait la gauche libertaire⁶. J'argumentais alors en faveur d'une réflexivité critique au sein des groupes militants.

⁶ Le fait que je me sois intéressée à la question des violences sexuelles en milieu libertaire n'est pas étranger à cette position (Fourment, 2017). L'idée qu'il est nécessaire de maintenir la cohésion de la gauche libertaire, et donc de ne pas ternir son image, est régulièrement opposée aux militantes qui parlent publiquement des violences sexuelles qu'un autre militant leur a fait subir.

Ceci dit, la majorité des militants n'a pas remis en cause la pertinence politique de mon travail. Au fur et à mesure du terrain, je me suis rendu compte que ce qui gênait le plus n'était pas mon sujet, mais ma méthode. À bien des égards, les militants étaient méfiants parce ce qu'ils savaient exactement ce que je faisais : ils rendaient des exercices de cours de méthode, écrivaient des mémoires, des thèses voire étaient chercheurs. Il n'était ainsi pas rare que l'on m'interrompe en me disant « ah, en fait tu fais de l'observation participante ! », que l'on me demande comment je m'y prenais ou si je faisais des entretiens directifs ou non-directifs. Par exemple, une des personnes que j'ai interviewée a été très déstabilisée par ma façon de mener les entretiens, vraisemblablement différente de la sienne. Il m'est ainsi arrivé plusieurs fois d'être confrontée à un grand scepticisme vis-à-vis de ma méthode, contre lequel mes justifications étaient vaines. Le principal problème derrière ces réticences était lié à un refus de devenir « objet » de recherche. Le fait que ce soient des personnes familiarisées à la recherche qui fassent preuve de telles attitudes m'a amenée à me poser un certain nombre de questions éthiques : si nous ne voulons pas être soumis aux mêmes outils d'objectivation que nous utilisons pour d'autres, alors ces outils sont-ils légitimes ? J'ai tranché la question pour moi-même en acceptant d'être interviewée par la suite, quand cela m'a été demandé.

Enfin, quelques militants ne se sont pas du tout montrés méfiants vis-à-vis de ma position de chercheuse. Parmi ces personnes, l'on trouve trois des hommes que j'ai interviewés et une chercheuse qui m'a accueillie à bras ouverts au nom d'une solidarité universitaire (« je sais combien il est parfois difficile de trouver des personnes qui acceptent un entretien »). La familiarité des militants avec les méthodes de recherche a par ailleurs pu mener à des situations contraires à celle mentionnée plus haut : les personnes qui avaient déjà mené des entretiens non-directifs se sont comportées en enquêtées parfaites. Elles ont parlé sans s'arrêter et sans attendre que je les relance, de sorte que certains de mes entretiens sont presque des idéaux-types d'entretiens non-directifs.

Si la surveillance policière et le rapport ambivalent que les militants entretiennent avec l'université m'ont contrainte à continuellement négocier ma position sur le terrain, j'ai à terme réussi à devenir une « dinosaure chercheuse ». Avec du recul, les difficultés que j'avais rencontrées ont été de véritables révélateurs des normes et du fonctionnement de la gauche libertaire de Göttingen, et ont donc constitué de précieux résultats. Ceci dit, la position de dinosaure chercheuse posait de multiples questions d'ordre scientifique et éthique.

Être le terrain, mettre le terrain à distance. Ou comment jongler avec ses casquettes.

La double casquette de chercheuse et de militante a été une source de tensions, de tiraillements, durant l'ensemble du processus de recherche. Ces deux rôles semblaient sans cesse se contredire, de sorte que j'avais le sentiment de trahir tantôt la recherche tantôt les militants, ce qui, d'un point de vue personnel, revenait à me trahir constamment. La coexistence de ces deux rôles constituait cependant la condition de possibilité même de mon travail. Il était donc nécessaire de trouver une façon de les concilier, malgré tout ce qui les opposait. Après avoir exposé les apports de cette double casquette pour la recherche, cette partie se penche sur la façon dont j'ai pu tenir les deux rôles en développant des outils scientifiques et éthiques.

Apports scientifiques de l'immersion.

Dans son ouvrage sur la boxe dans un ghetto noir de Chicago, Loïc Wacquant (2002) nous invite à abandonner la peur de « contaminer » un terrain et met en avant les apports scientifiques d'une implication totale du chercheur. Son terrain se rapproche du mien en ce qu'il ne pouvait pas le mener s'il ne boxait pas, tout comme je ne pouvais faire le mien si je ne militais pas. Loïc Wacquant a ainsi commencé à s'entraîner et s'est fait enquêté en même temps qu'il était enquêteur. Son propre processus d'apprentissage de la boxe a alors été essentiel pour la production sociologique finale. De la même manière, étant encore une nouvelle militante de la

gauche libertaire de Göttingen lorsque je commençais mon enquête, mon apprentissage de la vie militante lors de mon terrain m'a offert un accès privilégié aux fonctionnements de ce milieu. Parce que je venais d'ailleurs, accoutumée à une culture militante française, mon implication supposait d'abord un processus d'adaptation. Il me fallait changer certaines habitudes, en incorporer de nouvelles, et ce non seulement dans l'organisation politique, mais aussi dans la simple vie quotidienne. Cette forme de resocialisation politique a constitué un révélateur des normes du militantisme libertaire et féministe allemand. En ce sens, elle a été ainsi riche en résultats.

Loïc Wacquant met par ailleurs l'accent sur l'importance qu'a constitué l'expérience physique et non verbale de la boxe pour comprendre le monde qu'il étudiait. Bien que mon expérience de terrain ait eu peu à voir avec un entraînement de boxe, cette expérience physique du militantisme a aussi été importante pour moi. Pour n'en donner qu'un exemple, tenter de bloquer une marche néonazie suppose de ressentir la même tension, le même stress, voire la même peur que les militants. Ces actions impliquent de courir, de former des chaînes (bras-dessus, bras-dessous) ou d'attendre des heures que la police cesse de vous bloquer l'accès aux toilettes (la possibilité d'aller aux toilettes devient particulièrement politique lors d'un encerclement policier). Elles font comprendre *physiquement* certaines positions politiques des militants, telle la haine du « flic », souvent décrite comme une émotion primaire de militants abrutis par leur idéologie, mais qui devient presque évidente au moment où l'on prend des coups⁷. Elles permettent aussi de comprendre la colère des militantes femmes vis-à-vis de nombreux de leurs camarades hommes qui décident trop souvent, et unilatéralement, de partir à l'affrontement (par exemple, en tentant de percer un barrage policier), mettant ainsi le groupe entier en danger au nom de ce qui ressemble fort à une fierté masculine mal placée.

Enfin, ma position de militante sur le terrain m'a aussi amenée à me poser d'autres questions sur ce militantisme. J'ai fait plusieurs pas de côté par rapport à la littérature sur les mouvements sociaux qui a tendance à adopter une approche stato-centrée du militantisme, et pour cause : les mouvements sociaux sont bien souvent des mobilisations qui attendent quelque chose de l'Etat. Or, si les libertaires qui m'intéressaient participaient à plusieurs mouvements sociaux (en faveur des droits des femmes, mais aussi des droits des migrants par exemple), il ne s'agissait que d'une partie de leurs activités. En accordant une place secondaire à l'Etat dans mon analyse, j'ai pu prendre en compte la volonté des libertaires de créer une société qui leur était propre, avec ses normes et ses règles, ce qui revenait à poser des questions fondamentales de la sociologie politique (Qu'est-ce que faire société ? Quels principes de régulation adopter ? Que faire de la déviance ?). L'immersion complète sur un terrain constitue donc un apport indéniable pour la recherche. Néanmoins, elle comporte aussi ses risques. Car même s'il est impliqué continuellement à 100%, le chercheur continue de penser en arrière fond. Il en résulte un dédoublement constant, peu agréable et fatigant. Tout comme Loïc Wacquant a pensé à abandonner sa recherche pour commencer une carrière de boxe (Wacquant, 2002 : 8), j'ai souvent pensé à tout arrêter pour n'être plus que militante. Il s'agit sans doute d'un passage obligatoire pour ce type de terrain, qui n'est pas inquiétant en soi, mais exige la recherche d'un équilibre. Pour ma part, cette situation m'a amenée à me fixer un certain nombre de règles, plus ou moins faciles à tenir, et à donner un rôle central à mon carnet de terrain.

Des règles et un carnet pour gérer le dédoublement

Face à cette tension constante entre mon implication militante et ma recherche, mon premier réflexe a été de me fixer des règles. Celles-ci privilégiaient mon objectif scientifique et à ce titre, voulaient que j'occupe un rôle secondaire dans l'organisation du militantisme. Je me débrouillais pour ne pas rédiger de tracts ou autres textes militants. Je restais également en

⁷ La spirale d'interaction négative entre policiers et manifestants à la source de cette haine est le point de départ de plusieurs travaux sur la gestion des foules (Reicher *et al* 2004).

retrait des prises de décisions, essayait d'assurer des tâches nécessaires, mais d'ordre fonctionnel, ne donnais mon avis qu'une fois que tout le monde avait donné le sien de façon à ne pas influencer le cours des discussions. Mais, ayant été aussi une militante à part entière sur le terrain, ces règles n'ont de fait pas toujours été tenables. Certains enchaînements d'évènements m'ont ainsi contrainte à sortir de ma réserve. La situation dans laquelle je me suis retrouvée lors de l'organisation de la manifestation du 8 mars 2014 en est un bon exemple. L'évènement a nécessité deux mois de préparatifs durant lesquels les différents groupes organisateurs se réunissaient régulièrement. Etant donné que les réunions étaient aussi des moments importants d'observation, je n'en ai pas manqué une seule. Les camarades du groupe politique auquel j'appartenais se sont, quant à elles, montrées moins disciplinées, de telle sorte que je me suis très vite retrouvée à être la seule présente à ces réunions. Les choses se sont complexifiées lorsque ce même phénomène a touché les autres groupes organisateurs de la manifestation. Au fur et à mesure que le temps passait, le nombre de participantes aux réunions n'a cessé de diminuer. Nous n'étions que quatre à venir régulièrement et le fait que je prenne beaucoup de notes a fait que je suis devenue la personne à qui l'on s'adressait pour se remémorer les discussions précédentes. Je suis ainsi devenue pourvoyeuse d'informations et ai dû m'investir plus que je ne l'avais prévu. Le fait que je sois française m'a protégée d'une implication dans l'écriture de l'appel à manifestation, mais pas des tâches de coordination. J'ai par ailleurs développé une certaine amertume vis-à-vis des militantes qui nous avaient « laissé tomber ». Dans ce contexte, la militante et la chercheuse étaient devenues difficiles à dissocier.

Cette disparition des frontières entre mes différents rôles s'est posée de manière encore plus complexe lorsque les tâches ménagères sont devenues un sujet de conflit dans ma colocation. Que je le veuille ou non, le sujet était abordé en réunion de colocataires, et je devais donc donner un avis. Par ailleurs, j'avais moi-même des exigences de propreté et voyais d'un œil positif les revendications de mes colocataires femmes qui exigeaient une redéfinition de la répartition des tâches et une plus grande régularité du ménage. J'abondais donc évidemment dans leur sens. En conséquence, lorsque j'analysais la répartition genrée des tâches ménagères pour ma recherche, je prenais aussi en compte la façon dont je contribuais à cet état de fait en étant de celles qui faisaient le ménage. Mes observations servaient par ailleurs tant à ma recherche qu'à argumenter en faveur d'une meilleure répartition des tâches. À nouveau, tous les rôles s'entremêlaient.

Aux prises avec des problèmes similaires, Marion Hamm (2013) raconte la façon dont elle a essayé d'écrire son carnet de terrain en séparant ses rôles de chercheuse, d'amie et de militante. Elle s'est cependant vite rendu compte que ce n'était pas possible, que ces trois rôles intervenaient toujours tous ensemble à la fois. Personnellement, je n'ai pas cherché à séparer mes différents rôles à l'écrit, mais mon carnet de terrain n'en est pas devenu moins central dans ma recherche. J'y accordais tous les jours environ trois heures, et y notais tout : ce que j'avais vu, ce qui m'avait interpellée, ce que je pensais, les liens que je faisais avec la littérature existante, comment je me sentais, etc. Ce carnet est ainsi devenu un objet hybride, tantôt proche du journal intime, tantôt semblable à un brouillon de mémoire. Il était le « lieu » où je pouvais me décentrer par rapport à ce que j'étais en train de vivre et où je faisais dialoguer les différentes perspectives qui avaient été exprimées sur le terrain. Je multipliais ainsi les points de vue, procédant à un jeu constant de décentrement/recentrement qui m'a permis de développer une attitude compréhensive vis-à-vis des différentes personnes que je rencontrais. Je confrontais leurs dires à mes observations, mon ressenti à leurs points de vue et à mes observations, ainsi que l'ensemble de ces données à la littérature scientifique existante. Enfin, mon carnet accordait une place particulière aux discussions que je menais avec mes amies. J'allais en cela à l'encontre d'un premier réflexe de protection, qui voulait que ce que nous partagions reste entre nous et ne concerne pas la recherche. Cette démarcation stricte d'une sphère privée n'était cependant pas possible par rapport à la recherche que je menais. J'ai ainsi noté ces échanges, de façon à toujours me souvenir d'où je tenais l'une ou l'autre information.

Capuches noires contre pompons roses. Comment le carnet de terrain permet une mise à distance.

Mon changement de positionnement vis-à-vis des modes d'action utilisés par les féministes libertaires à Göttingen permet d'illustrer, à partir de mon carnet de terrain, la façon dont j'ai jonglé entre mes différents rôles. Lorsque je commence mon terrain en janvier 2013, je fais partie depuis plus d'un an d'un groupe féministe antifasciste. Nous sommes alors fortement marquées par les mobilisations du 8 mars 2012, lors desquelles d'autres féministes libertaires nous ont invitées à faire une performance dansée, habillées en roses et munies de pompons, sur la place centrale de la ville. Cette action nous a scandalisées : alors que nous nous battions au quotidien pour montrer que nous étions tout aussi capables que les hommes antifascistes d'occuper le premier rang d'un black bloc, nous avons tout sauf envie de nous « déguiser en filles » pour la journée de la lutte des femmes [*Frauenkampftag*]. Nous sommes ainsi devenues particulièrement hostiles à celles que nous appelions désormais « les pompons roses ».

Durant mes premières semaines de terrain, en janvier et mars 2013 (je ne venais que lorsque je n'avais pas cours à Paris), mon groupe politique façonne ma vision du féminisme libertaire de Göttingen : « pompons roses » et « black bloc » constituent des catégories d'entendement centrales dans mes notes. À ce moment, j'ai du mal à assumer mon rôle de chercheuse et « pense que je devrais militer comme avant sans me poser de questions ». Mes notes sont jalonnées de considérations politiques. Les choses commencent à changer en juin 2013, moment où je commence à fréquenter d'autres féministes. Je n'exprime plus d'agacement vis-à-vis des « pompons roses » que j'apprends à connaître. Je deviens aussi critique vis-à-vis de mon propre groupe politique. L'importance que les vêtements noirs ont prise pour l'identité du collectif me semble exagérée. Je me rends compte que le black bloc est devenu une obsession de plusieurs d'entre nous, et en particulier d'une camarade qui a participé à la performance dansée (personne ne le lui avait interdit, nous étions libertaires), et le regrette amèrement (le poids de la norme demeurait).

En janvier 2014, le terme « pompons roses » a disparu de ma catégorisation des féministes. Je commence aussi à saisir que la performance dansée doit être comprise comme une réponse au sexisme qui sévit dans la gauche libertaire. Ces militantes voulaient remettre en cause le modèle sportif et menaçant, masculin en somme, du militant antifasciste. Sans ma position de chercheuse, je n'aurais sans doute jamais adopté une attitude compréhensive vis-à-vis de ces militantes, et n'auraient donc jamais pris leurs arguments au sérieux. Si je suis restée, en tant que militante, toujours très réticente à l'idée de m'habiller en rose pour une action féministe, le décentrement produit par ma double casquette m'a permis de réviser mes catégories d'entendement, d'une part, et d'établir un dialogue, en tant que militante, avec des féministes que j'avais considérées avec hostilité jusqu'ici. Ma recherche a ainsi eu aussi un impact sur ma trajectoire politique au sein de la gauche libertaire de Göttingen. Ceci d'autant plus que je n'ai pas cessé d'y vivre une fois mon enquête close. Après une pause de trois mois consacrée à la rédaction, j'ai repris mon engagement six mois durant dans la vie libertaire de la ville. J'ai néanmoins cessé de m'impliquer dans mon groupe féministe antifasciste.

Cette histoire est donc celle d'une militante qui ne jurait que par le noir et haïssait le rose. Mais elle est aussi celle d'une chercheuse intriguée par cette idée de faire du rose une couleur féministe. À terme, la chercheuse a tempéré la militante, qui a même fini par devenir indifférente au rose. Dans ce cadre, l'expérience de l'enquête s'est traduite par une

« distanciation progressive d'avec un univers familier » (Gouirir, 1998 :110), due à la volonté de la chercheuse de « ne pas se laisser 'enfermer' (directement ou non) dans les conflits locaux » (1998 :117). Elle ne s'est cependant pas traduite par une extériorité complète vis-à-vis du terrain, mais par une redéfinition du rôle de militante sur celui-ci.

L'usage du carnet m'a permis de mettre une distance avec le terrain, de développer une réflexivité qui permettait l'analyse, et donc, de répondre aux exigences scientifiques d'objectivation dans l'écriture de mon mémoire. Le rapport que j'entretenais avec cet objet était cependant complexe. Il m'était extrêmement intime, et je craignais donc que quelqu'un le découvre⁸. Mais il me contraignait aussi à maintenir l'état de dédoublement dans lequel je me trouvais, et à ce titre, je le détestais. À bien des égards, cette détestation s'expliquait aussi par le fait que je doutais de la valeur éthique de ce que j'étais en train de faire.

Les questions éthiques posées par l'entremêlement des rôles

La dimension éthique de ma recherche a été un sujet important de réflexion tout au long de mon terrain. Il était clair pour moi que mon rôle de chercheuse me plaçait au cœur d'une relation de pouvoir enquêteur/enquêté dans laquelle j'occupais la position dominante. S'il était impossible d'annuler cette relation, j'ai cherché cependant à la compenser en me montrant la plus transparente possible sur mes intentions. Ceci n'empêchait cependant pas ce que j'identifiais comme la violence de l'objectivation entraînée par mon travail.

La question de l'objectivation s'est particulièrement manifestée au moment de la rédaction, alors que sous la plume, les militants devenaient des « acteurs » et que je n'étais plus que chercheuse. La forme même du mémoire m'obligeait d'inscrire la double casquette au chapitre « méthodologie » et de la délaissier dans le reste du texte. Cette façon d'écrire créait une frontière qui m'apparaissait artificielle après des mois de jonglage avec mes différents rôles. À mesure que j'écrivais, j'ai trouvé un compromis entre l'écriture scientifique et la réalité du déroulement de terrain en délaissant le « nous » désincarné pour introduire le « je » subjectif dans le texte. Il était devenu en effet évident que les formules impersonnelles, que j'utilisais de façon à donner un caractère scientifique à mon propos, me permettaient surtout de me cacher derrière la fiction d'une « communauté universitaire », « nous ». Je me rendais ainsi inattaquable, et ce surtout, par les militants. Utiliser le « je », c'était au contraire me rendre visible en tant que personne à part entière, c'est-à-dire en tant que celle qui avait été tantôt la chercheuse, tantôt la militante, tantôt l'amie.

Mon malaise vis-à-vis de l'objectivation des militants apparaissait aussi comme le produit des normes du militantisme que j'étudiais. En me lançant dans ce projet de recherche, j'avais fait de moi une militante particulière, qui s'octroyait le droit d'énoncer une forme de « vérité » sur la réalité de ses camarades. Je me démarquais des autres, et dérogeais ainsi aussi à la règle de l'anonymat qui prévaut dans ce milieu, que l'on manifeste masqué ou signe ses productions écrites d'un pseudonyme. D'un point de vue libertaire, ma recherche avait quelque chose d'orgueilleux. Elle était nécessairement une trahison. Dans ce contexte, si je n'abandonnais pas ma recherche, assumer l'objectivation qui lui était intrinsèque était la seule posture viable. Ceci d'autant plus qu'elle était la meilleure façon d'apporter quelque chose aux militantes. J'ai en effet refusé une posture d'« intellectuelle-représentante » de ses enquêtées qui aurait consisté à présenter leur vision du monde et leurs pratiques, sans regard critique, pour mieux les légitimer. Celle-ci n'aurait rien apporté d'un point de vue scientifique, et si elle aurait sans doute plu à certaines militantes, elle me paraissait aussi problématique d'un point éthique. Elle m'aurait amenée à m'appropriier les propos des enquêtées, et ainsi à utiliser leur travail politique pour en tirer profit dans la sphère universitaire. Or, il était important pour moi

⁸ Cette crainte avait quelque chose d'irrationnel vu que seul un nombre restreint de personnes étaient capables de lire et de comprendre le français.

d'apporter quelque chose de plus, de poser un autre regard que celui que les militantes portaient sur leurs actions. Celles-ci n'avaient d'ailleurs pas besoin de moi pour faire valoir leurs perspectives. Elles écrivaient déjà leurs propres textes et ouvrages⁹. De fait, les outils de l'objectivation scientifique constituaient la spécificité de mon approche et me permettaient de répondre à mon exigence de réciprocité : je voulais prendre en compte l'ensemble des féministes de la gauche libertaires (les militantes ont tendance à généraliser leur point de vue et celui de leurs copines à l'ensemble des féministes), mais aussi les replacer dans une continuité historique plus longue, de façon à « prendre du recul vis-à-vis d'un agenda politique de court-terme » (Cox *et al.* 2009 :13).

Enfin, même si j'écrivais une monographie, ma connaissance des milieux militants parisiens me permettait d'offrir un autre éclairage sur les pratiques militantes de Göttingen. Parce que j'accordais beaucoup d'importance à la réciprocité, j'ai présenté les résultats de ma recherche en juin 2015 à Göttingen, à l'occasion d'un atelier intégré à la programmation du festival féministe. Si l'une des personnes que j'avais interviewées m'a envoyé un mail au préalable pour m'expliquer qu'il était impossible que ma présentation garantisse l'anonymat des participantes à l'enquête, l'atelier a globalement peu attiré l'attention. Les personnes présentes se sont montrées intéressées par ma présentation, qui s'est très bien passée. Leur faible nombre m'a cependant aussi montré que j'avais sans doute surévalué l'importance que pouvait avoir ma recherche aux yeux des militants. Si beaucoup d'entre eux m'avaient interpellée sur les multiples dangers qu'elle comprenait au moment du terrain, ils avaient oublié son existence en l'espace de quelques mois. Ce constat m'a invité à relativiser mon sentiment de trahison, qui semblait surtout venir d'une « surestimation par le chercheur de son propre statut « exceptionnel » comparé à ses enquêtés » (Chauvin, 2016 :9). Dans un milieu où les études longues étaient la norme, je n'étais finalement qu'une étudiante de master parmi d'autres, qui avait écrit un mémoire que peu de gens liraient.

Conclusion

Cet article résume les différentes réflexions que j'ai pu développer durant mon terrain dans la gauche libertaire de Göttingen. J'avais alors choisi de procéder à une enquête ethnographique, celle-ci étant la mieux à même de saisir les différentes dimensions d'un militantisme organisé de manière informelle. Ceci d'autant plus que je m'intéressais plus précisément à des militantes féministes qui transformaient les espaces de sociabilité féminine en espaces de politisation et de mobilisation.

J'ai pu choisir l'ethnographie parce que j'avais un accès privilégié à ce terrain. J'avais milité un an auparavant dans un groupe féministe libertaire de la ville, et cette position de militante a conditionné le déroulement de ma recherche. Cette double casquette de militante et de chercheuse a néanmoins été source de nombreuses questions et difficultés. Tout d'abord, il m'a fallu renégocier de nombreuses fois ma position sur le terrain, et ce même si j'étais aussi militante. Le fait que les libertaires soient surveillés par la police a constitué une source majeure de problèmes. Il a fallu me démarquer du travail policier, garantir la sécurité des données que je récoltais et contourner la culture du secret (développée par les militants en réponse à cette surveillance) qui entravait mon accès à l'information. La relation ambivalente que les militants entretiennent avec l'université a aussi été source de difficulté. La plupart étaient formés aux méthodes d'enquête en science sociale et certains regardaient mon travail d'un œil suspect, ne

⁹ L'on peut tout particulièrement mentionner un recueil sur l'histoire du mouvement féministe à Göttingen (Autor*innenkollektiv fem.stars, 2012), les « readers » du groupe sub*way (sub*way, 2013, 2014), les brochures des féministes du groupe A.L.I. (A.L.I., 2008, 2007) ainsi que différents articles publiés dans le journal libertaire local *Göttinger Drucksache*, dans lesquels les pratiques féministes libertaires sont débattues.

reconnaissant pas leurs propres manières de faire, ou refusant de se soumettre à un regard objectivant.

Ma double casquette de chercheuse et de militante a par ailleurs posé un certain nombre de questions scientifiques et éthiques. Etant donné mon implication sur le terrain, il m'a fallu développer des outils d'objectivation permettant l'écriture d'un travail de recherche à proprement parler. J'ai établi certaines règles qui visaient à limiter mon rôle sur le terrain. Néanmoins, celles-ci ont souvent été difficiles à suivre et les situations où mes différentes positions se superposaient se sont rapidement multipliées. Mon carnet de terrain a alors joué un rôle crucial en ce qu'il m'a permis de mettre à plat tant mes observations que la façon dont je vivais ma recherche. Il était le lieu d'un dialogue entre les différents points de vue du terrain, mon expérience propre et la littérature scientifique, et m'a ainsi permis de prendre de la distance par rapport à ce que je vivais. Par ailleurs, ma double casquette posait aussi un certain nombre de questions éthiques. En particulier, elle me demandait de clarifier ce que je voulais faire de ce terrain en tant que chercheuse, mais aussi en tant que militante. Alors que l'objectivation des enquêtés qu'impliquait ma recherche m'a d'abord mise mal à l'aise, c'est en m'appuyant sur elle que j'ai pensé l'apport de mon travail pour les militantes. Elle m'a permis de proposer un autre regard sur le militantisme libertaire, distinct des discours et analyses des militantes et leur apporter ainsi quelque chose de plus que ce qu'elles savaient déjà.

Remerciements

L'auteure remercie les doctorantes et doctorants du Centre Marc Bloch ainsi que Mickaël Durand pour leurs retours critiques sur la présentation du 20 mai 2015. Elle remercie aussi Jérémy Geeraert, Nonna Mayer, Samy Cohen et le comité éditorial des *Bulletins de Méthodologie Sociologique* pour leur lecture attentive et leurs remarques.

Conflits d'intérêts

L'auteur déclare n'avoir aucun conflit d'intérêts potentiel pour tout ce qui concerne le déroulement de la recherche, les droits d'auteur et/ou la publication de cet article.

Financement

L'auteure déclare le soutien financier particulier relatif au déroulement de la recherche, à ses droits d'auteur et/ou à la publication de cet article suivant : Je remercie le CIERA (Centre Interdisciplinaire d'Études et de Recherches sur l'Allemagne) qui a apporté son soutien financier à cette enquête dans le cadre d'une bourse de mobilité de deux mois (février-mars 2014).

Bibliographie

- A.L.I. Antifaschistische Linke International (2007) *Kleine Reiseführerin durch den Geschlechter-Dschungel*. Brochure de 25 pages, autoédition.
- A.L.I. Antifaschistische Linke International (2008) *Fight sexism & racism*. Brochure de 25 pages, autoédition.
- Autor*innenkollektiv fem.stars (2012) *Von erster Frauenbewegung bis Queer –feminsitische Bewegungsgeschichten in Göttingen zum 100. Frauenkampftag*. Autoédition, Disponible en ligne sur: <https://issuu.com/fem.stars/docs/fem.stars.buch> [22.02.2019].
- Achin C, Naudier D (2009) La libération par Tupperware? Diffusion des idées et pratiques féministes dans de nouveaux espaces de sociabilité féminine. *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 29, 131-140.
- Bensa A, Fassin D (2008) *Les politiques de l'enquête*. Paris : La Découverte.
- Bereni L, Revillard A (2012) Un mouvement social paradigmatique ? Ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux. *Sociétés Contemporaines* 1(85) : 17-41.

- Bourgeois P (2001). *En quête de respect. Le crack à New-York*. Paris : Le seuil.
- Broqua C (2009). L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant. *Genèses* 75 : 109-124.
- Chauvin S (2016). Les placards de l'ethnographe. In : Leroux P et Neveu E (dir.) *En immersion. Approches ethnographiques en journalisme, littérature et sciences sociales*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Cox L, Flesher Fominaya C (2009) Movement knowledge : what do we know, how do we create knowledge and what do we do with it ? *Interface: a journal for and about social movements*. 1(1): 1-20.
- Ellis C, Admas T, Bochner A (2011) Autoethnography : An overview. *Forum: Qualitative Social Research* 12(1) Disponible en ligne: <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1589/3095> [23.10.2018].
- Evans S, Boyte H (1986) *Free spaces. The source of democratic change in America*. New-York : Harrow & Row.
- Foucault M (1975) *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Gallimard.
- Fourment E (2017) Militantismes libertaires et féministes face aux violences sexuelles. Le cas de la gauche radicale de Göttingen. *Sociétés Contemporaines* 107 : 109-130.
- Fourment E (2014) *Cagoule noire et ongles roses. Féminismes et rapports de genre dans la gauche radicale de Göttingen*. Mémoire de master de sociologie politique comparée, Sciences Po Paris.
- Göttinger Statistik (2014) In : Göttingen wohnende Studierende 2013, *Vierteljährlicher Berichtsdienst*. Disponible sur: <http://www.goesis.goettingen.de/pdf/journal/Jour2014-2Text2.pdf> [23.10.2018].
- Gouirir M (1998) L'observatrice indigène ou invitée? Enquêter dans un univers familial. *Genèses* 32 : 110-126.
- Harding S (1991) *Whose science ? Whose knowledge ? Thinking from women's lives*. Ithaca : Cornell University Press.
- Harding S (dir.) (2004) *The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies*. Abingdon : Routledge.
- Hamm M (2013). Engagierte Wissenschaft zwischen partizipativer Forschung und reflexiver Ethnographie. Methodische Überlegungen zur Forschung on sozialen Bewegungen. In: Binder Beate et al. (dir.) *Eingreifen, Kritisieren, Verändern !? Interventionen ethnographisch und gendertheoretisch*. Münster : Dampfbot Verlag.
- Havard-Duclos B (2007) Les coûts subjectifs de l'enquête ethnographique. *SociologieS*, Expériences de recherche, Dilemmes éthiques et enjeux scientifiques dans l'enquête de terrain, disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/sociologies/182> [23.10.2018].
- Haraway D (1988) Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3): 575-599.
- Jobard F (2003) Les deux visages de la sécurité en Allemagne. Les États à l'épreuve de la sécurité. In : Froment J-C, Gleizal J-J, Kaluszinski M (dir.) *Les Etats à l'épreuve de la sécurité*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 192-216.
- Linhardt D (2005) La « question informationnelle », éléments pour une sociologie politique des fichiers de police et de population en Allemagne et en France (années 1970 et 1980). *Déviance et Société* 29 : 259-272.
- Longino H (1987). Can There Be a Feminist Science ? *Hypathia* 2(3) : 51-64.
- Luck S (2008). *Sociologie de l'engagement libertaire dans la France contemporaine. Socialisations individuelles, expériences collectives et cultures politiques alternatives*. Thèse de Science politique, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I.
- Maiter S, Simich L, Jacobso N, Wise J (2008) Reciprocity: An ethic for community-based participatory action research. *Action Research* 6(3): 305–325.

- Michaelis L O (2000) *Politische Parteien unter der Beobachtung des Verfassungsschutzes. Die Streibare Demokratie zwischen Toleranz und Abwehrbereitschaft*. Baden-Baden : Nomos Verlag.
- Niedadzik L (2008) *Göttinger Autonome und ihre Gegner. Zur Konstruktion von Identität und Alterität am Beispiel der Proteste in der 80er Jahre*. Göttingen : Optimus Verlag.
- Péchu C (2010) *Les squats*. Paris : Les Presses de Sciences Po.
- Reichardt S (2014) *Authenzität und Gemeinschaft : Linksalternatives Leben in den siebziger und frühen achtziger Jahren*. Berlin: Suhrkamp Verlag.
- Reicher S, Stott C, Cronin P, Adang O (2004) An integrated approach to crowd psychology and public order policing. *Policing: An International Journal* 27(4): 558-572.
- Reimar P (2018) Verfassungsschutz in Göttingen: Wo Spitzel sich sicher fühlen. *Die Tageszeitung: taz*, 22 novembre.
- Rosenthal G (2014) *Interpretative Sozialforschung. Eine Einführung*. München : Juventa Verlag.
- Sorignet P E (2011). Sociologue et danseur, quand la vocation se fait double. In : Naudier D, Simonet M (dir.) *Des sociologues sans qualités : Pratiques de recherche et engagements*. Paris : La Découverte.
- Schwarzmeier J (2000) *Die Autonomen zwischen Subkultur und sozialer Bewegung*. Göttingen : Books on Demand.
- Sub*way (2013) *Love Feminism – Hate homophobia. Germany. Capitalism. #1*. Reader de 21 pages, autoédition. Disponible en ligne sur: https://subwayonline.files.wordpress.com/2013/06/feminism_reader.pdf [22.02.2019]
- Sub*way (2014). *Love Feminism – Hate homophobia. Germany. Capitalism. #2*. Reader de 32 pages, autoédition. Disponible en ligne sur: <https://subwayonline.files.wordpress.com/2014/05/broschuere.pdf> [22.02.2019]
- Staggenborg S (1998) Social Movement Communities and Cycles of Protest : The Emergence and maintenance of a Local Women's Movement. *Social Problems* 45(2): 180-204.
- Statistisches Bundesamt (2014). *Bevölkerung nach Bildungsabschluss in Deutschland*. Disponible sur: <https://www.destatis.de/DE/ZahlenFakten/GesellschaftStaat/BildungForschungKultur/Bildungsstand/Tabellen/Bildungsabschluss.html> [31.10.2018]
- Vassy C, Keller R (2008). Faut-il contrôler les aspects éthiques de la recherche en science sociale, et comment ? *Mouvements* 55 : 128-141.
- Wacquant L (2002). *Corps et âme. Carnet ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille : Agone/Comeau et Nadeau.